

MADAME DE STAËL (1766-1817), UNE EUROPEENNE AVANT L'HEURE



Madame de STAËL, l'une des plus grandes écrivaines d'un temps qui en comptait peu, était la fille du célèbre banquier genevois, Jacques Necker, dernier grand ministre de Louis XVI et de Suzanne Curchod, Vaudoise, femme d'une grande culture qui tint l'un des derniers salons littéraires parisiens d'avant la Révolution. Germaine Necker est née le 22 avril 1766 dans le magnifique hôtel d'Hallwyll, 28 rue Michel Lecomte, Paris IIIe. En tant qu'"amoureuse" du Marais, je ne peux m'empêcher de décrire très brièvement ce

merveilleux hôtel qui mérite le détour. En 1766-1767, les Hallwyll vont embellir l'ancien hôtel, conservé, en faisant appel au talent de l'architecte Claude-Nicolas Ledoux, alors jeune et peu connu. La façade sur rue avec un portail encadré de deux colonnes doriques cannelées est un chef-d'œuvre. Ledoux a su créer une impression de majesté dans une surface relativement étroite. Des hôtels construits à Paris par Claude Ledoux, l'hôtel Hallwyll est le seul à ne pas avoir été détruit.

Mais revenons à Germaine Necker. La salle de jeux de la petite fille, c'était le salon de sa mère. Cette dernière considérait qu'il fallait exercer l'intelligence par un afflux précoce d'idées. Enfant prodige, Germaine composa à onze ans des "Eloges". La jeune fille grandit en conversant avec les derniers Encyclopédistes, avec les célébrités littéraires, avec les représentants de l'aristocratie et de la politique. Dans le salon cosmopolite et lettré de ses parents, elle a rencontré des émissaires du monde allemand : Grimm et Meister. Adolescente, elle s'enflamma pour Werther comme la plupart de ses contemporains qui ne connaissaient pas grand-chose d'autre de l'Allemagne. Ce fut cet éveil intellectuel qui conduisit Madame de Staël à écrire plus tard son livre "De l'Allemagne". Madame de Staël forma son esprit dans le salon de sa mère, par la conversation des Philosophes, mais elle avait la sensibilité trop vive pour ne pas se détacher du culte de la raison et ne pas chercher dans les littératures étrangères des modèles plus

conformes à sa nature : "...*En lisant les écrits d'une nation dont la manière de voir et de sentir diffère beaucoup de celle des Français, l'esprit est excité par des combinaisons nouvelles, l'imagination est animée par les hardiesses mêmes qu'elle condamne*". (préface de "Delphine").

Protestante, elle épousa en 1786, le baron Staël-Holstein, ambassadeur de Suède, mariage mal assorti qui jeta Madame de Staël à la poursuite d'un insaisissable bonheur.

Au début de la Révolution, elle ouvrit son salon de la rue du Bac à des hommes de tendances politiques différentes. Ses origines, ses amis, ses réflexions, tout la conduisait à embrasser avec enthousiasme les idées de la Révolution qui allaient s'épanouir en 1789 et dont on débattait dans la maison de ses parents et dans la sienne. Elle se jeta avec passion dans la politique mais elle avait le tort d'être née femme... Toute sa vie elle tenta de faire triompher la démocratie dont l'Angleterre offrait le modèle. Le prestige de son père lui ouvrait les portes de ce que l'Europe comptait à la fois d'aristocratie et d'intellectuels éclairés.

Le Premier Consul, déjà misogyne, ne tarda pas à s'opposer à cette femme trop intelligente, qu'il trouvait encombrante et sans charme... Jamais il n'essaya de se la concilier.

Elle vit son prestige s'accroître lorsque parurent son *"Essai de la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales"* (1800), important essai de sociologie et de littérature et *"Delphine"* (1802). Ce roman sentimental est en fait un plaidoyer politique avec de nombreuses pages sur le divorce, le duel, la guerre civile et la religion.

Le Premier Consul chassa Madame de Staël de Paris pour fermer son salon, et de France pour anéantir son influence. Ses idées libérales et ses théories de politique étrangère la rendaient suspecte aux yeux de Napoléon. En l'exilant,

il lui ouvrait l'Europe. Elle étudia l'Italie avec "Corinne" ; mais surtout elle dut à Napoléon son livre le plus célèbre et peut-être le plus lu : *"De l'Allemagne"*, récit d'une découverte merveilleuse qui allait lui permettre de dépasser sans le renier l'héritage des Lumières. Elle voulait révéler la civilisation germanique aux Français qui croyaient ce pays toujours plongé dans l'obscurantisme du Moyen-âge. Elle ne les invitait pas à copier les Allemands, mais à réfléchir sur leur exemple et à s'évader des règles trop étroites où s'enlisait leur littérature. Dans la préface de "Delphine" (décembre 1802) elle écrit : *"Il faudra... qu'un homme de génie s'enrichisse une fois par la féconde originalité de quelques écrivains allemands, pour que les Français soient persuadés qu'il y a des ouvrages en Allemagne où les idées sont approfondies et les sentiments exprimés par une énergie nouvelle"*.

Recevant le 15 octobre 1803 un ordre d'exil à quarante lieues de Paris, elle partit le 24 pour l'Allemagne : *"j'avais le désir de me relever par la bonne réception qu'on me promettait en Allemagne, de l'outrage que me faisait le Premier Consul"*, écrivit-elle dans ses mémoires, *"et je voulais opposer l'accueil bienveillant des anciennes dynasties à l'impertinence de celle qui se préparait en France"*. Elle reçut un accueil chaleureux à la Cour de Weimar, la fine fleur des lettres allemandes : *"J'arrivai à Weimar où je repris courage en voyant, à travers les difficultés de la langue, d'immenses richesses intellectuelles..."*. De son séjour en Allemagne, elle retira non seulement des souvenirs pittoresques, mais la confirmation de ses préférences pour les littératures du Nord opposées à celles du Midi. Alors que beaucoup d'écrivains français imbus de leur supériorité, et voyant toute l'Europe se mettre à l'école de la France, ne concevaient pas qu'on puisse trouver ailleurs des modèles, Madame de Staël recommanda un élargissement de la culture. *"Car nous n'en sommes pas,*

j'imagine à vouloir élever autour de la France littéraire la grande muraille de la Chine, pour empêcher les idées du dehors d'y pénétrer... La stérilité dont notre littérature est menacée ferait croire que l'esprit français lui-même a besoin maintenant d'être renouvelé par une sève plus vigoureuse ; (...) il nous importe surtout de retrouver la source des grandes beautés. (Observations générales, 1^{ère} partie, "De l'Allemagne"). Ce n'était évidemment pas le programme de Napoléon, directement visé par cet appel à la régénération dans la liberté de l'esprit : *"L'art est pétrifié quand il ne change pas"*.

Le livre *"De l'Allemagne"* est un exposé extrêmement favorable des mœurs, de la littérature et de la philosophie allemandes. Madame de Staël a été frappée puis séduite par la mentalité germanique qui, sous une apparence lourde, cachait un sérieux dont la profondeur étonna sa légèreté de Française : elle admira la simplicité du caractère allemand et analysa les chefs-d'œuvre de Goethe et de Schiller. *"De l'Allemagne fut comme un puissant instrument qui fit la première brèche dans la muraille d'antiques préjugés élevée entre nous et la France"*, écrivit Goethe". Elle prédit le renouveau de la poésie, du théâtre et de la philosophie. Elle révélait les principes de la philosophie allemande, nullement rationaliste, mais intuitive et universelle, englobant dans une synthèse dense et puissante toutes les forces de l'âme et l'explication du monde : *"Ils regardent le sentiment comme un fait, comme le fait primitif de l'âme"*. Le séjour en Allemagne restera pour elle un des grands moments de sa vie.

"De l'Allemagne" fut interdit par Napoléon et le livre fut mis au pilon. Mais elle avait emporté clandestinement son manuscrit et un jeu d'épreuves qui servirent à l'édition de Londres en 1813. Napoléon ne pouvait admettre l'éloge de la vie, de la littérature, de la pensée philo-

sophique et politique d'une nation hostile à la France. Extrait de la lettre adressée à Madame de Staël par la Police Générale, en date du 3 octobre 1810 : *"Il ne faut point chercher la cause de l'ordre que je vous ai signifié dans le silence que vous avez gardé à l'égard de l'empereur dans votre dernier ouvrage ; ce serait une erreur ; il ne pouvait pas y trouver de place qui fût digne de lui, mais votre exil est une conséquence naturelle de la marche que vous suivez constamment depuis plusieurs années. Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point, et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez. Votre dernier ouvrage n'est pas français ; c'est moi qui en ai arrêté l'impression. Je regrette la perte qu'il va faire éprouver au libraire ; mais il ne m'est pas possible de le laisser paraître"*. Par son ministre de la police, Napoléon l'accusait d'avoir rabaisé la France dans son livre. C'est Madame de Staël, elle-même, qui rendit la lettre célèbre en la publiant dans la préface pour l'édition faite à Londres en 1813. Dans ce livre, *"De l'Allemagne"*, il y a bien sûr des critiques implicites du régime napoléonien, un portrait d'Attila où Napoléon est clairement reconnaissable. Madame de Staël voulait être française mais elle était une Européenne pour qui l'Allemagne était devenue sa patrie morale depuis que l'Empereur avait demandé son exil et l'avait rejetée.

Elle alla aussi en Italie. Ce voyage fut une nécessité pour mieux dépeindre le pays. Dans son livre *"Corinne ou l'Italie"*, Germaine de Staël révéla la société italienne à la France. Il faut, disait-elle, avoir *"l'esprit européen"*. Elle perçut dans l'Italie du XIX^e siècle des germes de liberté, des promesses de novation intellectuelle et artistique. On y discutait longuement de questions esthétiques, politiques, des mœurs italiennes, anglaises et françaises, d'Histoire et de sentiments. Trois caractères (et, à travers eux, trois nations) échangeaient



ainsi leurs réflexions. Madame de Staël s'avancait sur la voie du roman européen.

Après son ouvrage *"De l'Allemagne"*, elle était chassée de France, exclue de l'Europe sous domination napoléonienne, réduite à Genève et à Coppet. La puissance impériale était à son apogée. Quand elle rentra à Genève sous le coup de la suppression de son livre *"De l'Allemagne"*, sa haine contre l'Empereur atteignit des sommets. Elle ne pouvait supporter l'état de guerre perpétuel dans lequel Napoléon maintenait la France et l'Europe.

Elle s'enfuit en mai 1812 à travers l'Europe en guerre. Elle découvrit la Russie en plein soulèvement contre l'envahisseur. On lui doit une œuvre posthume *"Dix années d'exil"* (1821), riche en documents historiques et souvenirs personnels. Elle y décrit l'éveil de l'âme russe. Tout à la fois pamphlet ravageur contre la dictature napoléonienne et récit de ses pérégrinations. C'est un essai qui montre une lucidité politique et une qualité d'observation exceptionnelle, s'agissant particulièrement de la Russie en guerre.

Après un séjour de six semaines en Russie, elle gagna Stockholm où Bernadotte la reçut en vieille connaissance. En juin 1813, elle débarqua en Angleterre, "terre de liberté". A Londres elle continua sa lutte contre l'Empereur jouant ainsi le rôle politique que lui permettait l'importance de ses relations européennes.

A la Restauration, elle revint à Paris où elle mourut le 14 juillet 1817, mettant un terme à cette existence passionnée.

Les idées de Madame de Staël commencèrent à s'imposer vers 1820 avec la victoire des Romantiques. En apportant une doctrine, des arguments décisifs contre le classicisme ; en ouvrant des voies nouvelles, son livre *"De l'Allemagne"* servit dans la bataille romantique. Lamartine, Gérard de Nerval et bien d'autres lui furent redevables de leur initiation à la culture d'Outre-Rhin.

Son actualité étonne par sa conception d'une Europe multiple tant au point de vue politique, social et culturel.

Jacky MORELLE